

## Chapitre 1. L'Europe et les Etats italiens à l'époque de Machiavel

Machiavel voyagea beaucoup et l'on retrouve mention de ces déplacements dans toute sa correspondance. Il frotta et lima sa cervelle contre celle d'autrui, pour reprendre l'expression de Montaigne. Il apprit ainsi l'art d'observer les hommes, d'étudier la mentalité des peuples, le caractère des institutions et la nature de la politique. Il réunit des notes et des observations, qui lui permettront de se forger une vision du monde de la Renaissance. Il rencontra parfois au cours de ces missions quelques grands personnages politiques de son temps ; mais acquit surtout l'art de faire antichambre et de s'adresser aux ministres des Grands. Il ne joua pas le rôle d'un grand diplomate sûr de lui et dominateur mais plutôt celui d'un conseiller de second rang de la république florentine, rompu à l'art de la négociation et capable de traiter des dossiers délicats et complexes. Il respecta au cours de ses légations les ordres reçus, sans pour autant en partager toujours le bien-fondé. Observateur averti de la réalité politique, il en décrira avec précision la nature profonde au-delà des apparences extérieures.

Si les arts et le spectacle de la nature le laissent indifférent, il n'en est pas de même du sexe faible. Au hasard des relais et des séjours à l'étranger, il connaîtra des aventures galantes, qui sans égaler celles des Dames galantes de Brantôme, ne manquent pas pour autant de piquant. Comme le dit si bien l'un de ses biographes Roberto Ridolfi, les femmes tiennent une place importante dans sa vie. Ses lettres en laissent transparaître un goût prononcé. Les gauloiseries et les obscénités émaillent d'ailleurs une bonne partie de ses écrits épistolaires et ses pièces de théâtre.

Machiavel ne parcourut au cours de ses missions et voyages que quelques pays de l'Europe occidentale : le royaume de France, le duché de Savoie, la Confédération suisse, l'Allemagne du sud et le Tyrol et la seigneurie de Monaco. Au cours des quatre légations (1500, 1501, 1510 et 1511) en France, il étudia la structure et le fonctionnement de la monarchie des Valois (le gouvernement, la cour, l'armée, l'université, les douanes, l'Eglise, les finances, le Parlement et les rapports entre les provinces et le pouvoir central). Il remarque que le roi est puissant, le pays gras et opulent, et que « les denrées et la main-d'œuvre y sont bon marché » et que les populations « sont humbles et fort soumises ». (*Rapport sur les choses de France,*

1510, III). Son jugement sur le caractère des Français est sévère. Il les juge ainsi frivoles, arrogants, fiers dans la victoire et humbles dans l'adversité.

Machiavel accomplit une seule mission en Allemagne du sud et au Tyrol (hiver 1507- été 1508) et traversa au cours de son voyage la Confédération suisse. Il constate que les pays germaniques sont habités par « des peuples remplis d'intégrité et de religion, ce qui fait que plusieurs républiques y subsistent libres » (*Discours*, livre I, chapitre 55). Au cours de cette légation, il s'entretint avec l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> de Habsbourg (1459-1519), dont il n'a pas une grande opinion. Il le décrit, en effet, comme un prince sans le sou, inconstant et secret (chapitre XXIII du *Prince*). Il sillonna, d'autre part, au cours de son existence la plupart des Etats du centre et du nord de la péninsule.

Il mentionne à plusieurs reprises l'Espagne, dont il trace un piètre portrait de son souverain : Ferdinand I<sup>er</sup> le Catholique (1452-1516). Il le qualifie de prince nouveau et hypocrite, car dit-il : « il ne chante d'autre chose que de paix et de foi ; et de l'une et de l'autre, s'il eût bien observée, lui eût souvent ôté ou son prestige ou ses Etats » (*Le Prince*, chapitre XVIII). En d'autres termes, il ne cessa de parler de paix tout en faisant continuellement la guerre. Il ajoute qu'il possède une qualité maîtresse : la ruse pour circonvenir les hommes, et qu'il est, de surcroît, d'une avarice sordide. Bref, le portrait, qu'il en fait, n'est guère flatteur. Machiavel, par ailleurs, ne semble pas évaluer à sa juste mesure le danger que représente l'expansionnisme espagnol pour l'indépendance des Etats italiens.

Si l'Angleterre ne l'intéresse guère, il en est de même de l'est de l'Europe. Néanmoins, il dépeint Henri VIII Tudor (1491-1547) comme un « roi riche, féroce et cupide » (lettre à François Vettori du 26 août 1513). Il cita, d'autre part, dans les *Histoires florentines* Matthias Corvin (1443-1490) roi de Hongrie (livre VII, chapitre 9). Les Ottomans, par contre, l'intriguent ; il en parle d'ailleurs assez souvent. Dans le chapitre IV du *Prince* il dépeint le despotisme des sultans qui règnent sur un peuple asservi. Il en conclut qu'il est difficile d'usurper le pouvoir à Constantinople, mais qu'il est facile de gouverner le pays, une fois qu'il est conquis. Dans les *Discours* (Livre I, chapitre 19), il dit que Bajazet II « sultan des Turcs, quoiqu'il aimât plus la paix que la guerre, put jouir des conquêtes de Mahomet son père, qui comme David, ayant abattu la puissance de ses voisins, lui avait laissé un royaume assuré et facile à gouverner en employant les arts de la

paix. C'en était fait de cet empire si son fils, Selim, qui règne aujourd'hui, eut plus ressemblé à son père qu'à son aïeul ». Il mentionne, d'autre part, la tentative d'assassinat de Bajazet II par un derviche (Livre III, chapitre 6) ; tout en passant sous silence le parricide de Selim commis en 1512. Dans la *Mandragore*, il rappelle, en outre, la cruauté des Turcs et « leur fureur d'empaler » (*Mandragore*, acte III, scène 3). Les performances de l'artillerie ottomane ne manquent pas non plus de l'étonner. Dans les *Discours* (Livre II, chapitre 17), il écrit que la victoire turque sur les Mamelouks d'Egypte et les Persans séfévides est due aux canons de Selim I<sup>er</sup> qui semèrent l'effroi dans les rangs de la cavalerie ennemie.

Machiavel s'intéressa à la Turquie grâce, entre autres, aux nouvelles qu'il recevait de l'un de ses fils Ludovic, marchand, qui séjourna à Pera, faubourg de Constantinople (lettre de Ludovic à son père Nicolas datée d'Andrinople – Edirne - le 14 août 1525). Toujours est-il qu'il ne semble pas avoir réalisé toute l'ampleur de la menace ottomane pour l'Occident, et son analyse du monde turc est relativement sommaire et fragmentaire. Il ignore, par ailleurs, les Grandes découvertes et le Nouveau Monde auquel l'un de ses compatriotes Amerigo Vespucci (1451-1519) donna son nom. De même, il ne mentionne pas la Réforme qui embrase la Chrétienté avec Luther dès 1517. Néanmoins il constate, en 1525, avec son ami Francesco Guicciardini (1483-1540), non sans éprouver « un secret plaisir » qu'elle a soustrait, « à l'obédience du Saint-Siège un tiers du monde germanique... et qu'elle a pénétré en France et aux Pays-Bas »<sup>1</sup>.

On ne peut parler de Nicolas Machiavel sans évoquer Francesco Guicciardini. Ces deux grands personnages ont marqué de leur empreinte la littérature italienne sont indissolublement liés. Leurs idées et leurs vies n'ont jamais cessé d'être confrontées. Ils n'ont pas le même âge, quatorze ans les séparent, et pourtant tout les unit. Ils partagent tous deux une vision du monde privilégiant les faits réels qui sont en dessous et que l'on ne voit pas plutôt que ceux que l'on aperçoit et dont on parle. Ils appartiennent à des familles florentines honorables, encore que celle de Francesco soit plus ancienne et plus riche que celle de Niccolò. Après des études à Florence, Ferrare et Padoue où il obtient le grade de docteur en droit en 1505, Francesco se lance dans le barreau. En 1508, il épouse Maria Salviati ; il entre ainsi dans un clan familial puissant qui exerce une grande influence dans la politique et

---

<sup>1</sup> Augustin Renaudet. *Machiavel*. Gallimard, 1956, p. 163.

l'économie de la ville. Ayant à peine vingt-huit ans, il est nommé ensuite, en 1512, ambassadeur de la république auprès de Ferdinand le Catholique en Espagne. Rallié aux Médicis qui reprennent le pouvoir en 1512, il occupera plusieurs fonctions politiques importantes ; et en 1537, il se retira de la vie publique. Son œuvre majeure est sans conteste l'Histoire d'Italie (*Storia d'Italia*), rédigée entre 1537 et 1540, et qui constitue à maints égards une esquisse de l'historiographie moderne. Une première édition incomplète de l'ouvrage (les seize premiers livres expurgés de tout ce qui est susceptible de nuire à l'Eglise) paraît à Florence en 1561 ; puis en 1564 on publie à Venise les quatre derniers livres. En 1569, on édite à Bâle les passages expurgés de l'Histoire d'Italie ; l'origine du pouvoir temporel des papes (Livre IV, chapitre 12) et la corruption des Borgia (Livre III, chapitre 13). Une version intégrale sort de presse à Florence en 1776, mais avec une fausse date de Fribourg. Le livre sera traduit en français en 1568, en allemand en 1574 et en anglais en 1579.

L'Italie était, à l'époque de Machiavel, l'un des pays le plus cultivé, et le plus riche de toute la Chrétienté ; mais sans aucune unité politique. La péninsule était fragmentée en une multitude de seigneuries, de principautés et de républiques ; elle était ainsi une proie facile pour les puissances étrangères qui la convoitent. Néanmoins cinq Etats exercent alors un rôle prédominant : au nord le duché de Milan et la république de Venise, au centre la république de Florence et les Etats pontificaux et au sud le royaume de Naples. Dans le centre et le nord, excepté à Venise, la plus grande partie des Communes se transforment en *Seigneuries* à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et pendant le XIV<sup>e</sup> siècle. Le seigneur est d'ordinaire un chef de faction ou de parti qui appartient, en général, à une famille influente de la ville ; il assume peu à peu une autorité sur la Commune qu'il cherche à rendre héréditaire.

Le Milanais, au centre de la plaine du Pô, l'une des régions les plus riches de la péninsule, abritait une industrie métallurgique et textile (notamment la soie) importante. L'artisanat et l'agriculture y prospéraient. C'était l'une des plaques tournantes du commerce européen au sud des Alpes et d'importantes voies commerciales y convergeaient. Jean Galéas Visconti (1351-1402), seigneur de Milan le 4 août 1378, puis duc le 1<sup>er</sup> mai 1395, fonda une dynastie puissante en éliminant tous ses adversaires. Il se débarrassa ainsi, en 1385, de son oncle Barnabo Visconti (1323-1385) avec lequel il partageait le pouvoir. Il le captura en l'attirant

dans un guet-apens ; puis l'incarcéra dans le château de Trezzo sur l'Adda où il l'empoisonna. Dans les *Histoires florentines* (Livre I, chap. 26), Machiavel explique que Jean-Galéas employa la ruse (*inganno* en italien) pour tuer son oncle et devenir le seul maître de Milan. Jean-Galéas instaura un pouvoir absolu et conquiert une grande partie de l'Italie du nord. Il soumit d'abord Asti, Vicence, Padoue et Belluno, puis, entre 1399 et 1402, Bologne, Pise, Sienne et Pérouse. Il marchait contre Florence lorsque la mort le terrassa, le 3 septembre 1402. Sa disparition arrête momentanément l'expansion de la maison des Visconti qui reprend, dès l'avènement, en 1412, du fils de Jean-Galéas, Philippe-Marie Visconti (1392-1447), Celui-ci mena une politique de conquête qui se heurta à l'hostilité des Florentins et les Vénitiens. Après une longue guerre contre ces derniers (1423-1433), il réussit conserver la quasi-totalité de ses terres ; néanmoins il dut en abandonner quelques unes à ses adversaires. Il céda à la Sérénissime ses possessions en Vénétie occidentale et en Lombardie orientale (Bergamo, Brescia et Crema), puis il renonça à Bologne et à la république de Gênes qu'il avait soumise en 1421. Il contint, d'autre part, les Lignes suisses et grisonnes qui menaçaient d'envahir les hautes vallées cisalpines du Milanais, et le duc de Savoie voulant étendre vers l'est ses domaines du Piémont. Aussitôt après son décès, le 13 août 1447, sans postérité mâle, le peuple de Milan s'insurge, abat le pouvoir ducal, et restaure les anciennes institutions communales en proclamant la république ambrosienne (*Aurea repubblica ambrosiana*), en l'honneur de saint Ambroise, patron de la cité. En fait quelques oligarques dirigent la ville ; mais ils auront de la peine à imposer le nouveau régime aux campagnes et aux villes assujetties. Afin de consolider leur nouveau pouvoir, ils feront appel au condottiere François Sforza (1401-1466) qui convoitait le trône ducal ayant épousé, en 1441, Blanche-Marie (1425-1468) une fille naturelle, mais reconnue de Philippe-Marie Visconti.

Une nuée de prétendants briguaient l'héritage du dernier Visconti. Alphonse V dit le Magnanime (1396-1458), roi d'Aragon ayant arraché après une longue guerre le royaume de Naples à la maison d'Anjou le réclame en vertu d'un testament rédigé par le défunt en sa faveur. En France, Charles d'Orléans (1394-1465), dont la mère Valentine Visconti (1366-1408) était la demi-sœur de Philippe-Marie Visconti, le revendique à son tour. Il en est de même du beau-frère du souverain disparu, Louis I<sup>er</sup> (1413-1465) duc de Savoie en 1440. Frédéric III de Habsbourg (1415-1493), empereur en 1452, exige, de son côté, la dévolution du Milanais, fief

impérial, à l'Empire. La Sérénissime considère, par ailleurs, comme une aubaine l'extinction de la dynastie des Visconti ayant fait obstacle à son expansion en Italie du nord. Il en est de même des Liges suisses qui comptent profiter de l'affaiblissement de l'Etat milanais pour étendre leur emprise au sud des Alpes.

François Sforza, après une longue séquence de crises, de luttes et de rebondissements, abat la république ambrosienne, écarte tous les prétendants à la succession des Visconti ; et se proclame, le 25 mars 1450, duc de Milan. C'est le prince nouveau, décrit par Machiavel dans *Le Prince* (chapitre VII) qui, « par l'excellence de ses talents et de ses moyens de pauvre capitaine devint duc de Milan et ce qu'il avait acquis par mille travaux, il le maintint facilement ». Grâce à une habile politique matrimoniale, il noua des liens avec les principales cours de la péninsule. Parmi ses sept enfants légitimes plusieurs connaîtront une grande destinée. Son fils aîné, Galéas-Marie (1444-1476) épousa, en 1468, Bonne (1449-1503), fille de Louis I<sup>er</sup> (1413-1465) duc de Savoie en 1439, et sœur d'Amédée IX dit le Bienheureux (1435-1472), duc de Savoie en 1465. Celui-ci avait d'abord lutté contre les Sforza, puis, en 1466, il se ravisa et s'allia avec eux en leur accordant la main d'une princesse savoyarde.

Le nouveau maître de Milan noue ainsi des liens dynastiques étroits avec la maison de Savoie, liée à la couronne de France grâce à une double union matrimoniale. Le Dauphin Louis XI (1432-1483), le futur roi de France en 1461, épouse, en 1451, Charlotte (1441-1483), la sœur de Bonne de Savoie ; tandis que sa sœur Yolande de France (1434-1478) convole, en 1452, avec Amédée IX dit le Bienheureux de Savoie. François Sforza se rapproche, d'autre part, de la maison d'Aragon-Naples. Il accorde, en 1466, la main de sa fille Ippolita (1445-1488) à Alphonse II (1448-1495) héritier du trône de Naples. Parmi ses autres enfants, mentionnons Ludovic le More (1452-1508) duc de Milan de 1494 à 1508, marié en 1491, à Béatrice d'Este (1475-1497) et Ascanio Maria (1455-1505) cardinal en 1484.

Galéas-Marie Sforza, qui succède à son père, le 20 mars 1466, à la tête du duché, n'est pas à la hauteur de sa tâche. Doué de sens artistique et de caractère, il est pervers et sadique. « Il enterre ses victimes, expose au mépris public les femmes qu'il a séduites », et selon le chroniqueur Dei « il commet des choses à être chaque jour assassiné par les siens ». Il affectionnait, d'autre part, les scènes de viol et de

sodomie, et agrémentait ses repas de spectacles homosexuels<sup>2</sup>. Machiavel relate dans les *Histoires florentines* (Livre VII, chapitre 28) que le duc en visite officielle à Florence avec son épouse, scandalisa ses hôtes en mangeant de la viande pendant le Carême.

Le duc de Milan mène une politique confuse et oscillante. Il voulut d'abord en découdre avec la Sérénissime menacée à l'époque par les Turcs ; toutefois ne pouvant l'attaquer sans alliés, il chercha à s'entendre avec Florence et Naples, mais sans succès. Il abandonna ensuite son dessein, puis il se rapproche de Charles le Téméraire (1433-1477), duc de Bourgogne en 1467. Battu à Morat par les Suisses, le 22 juin 1476 (*Discours*, Livre III, chapitre 10), ce dernier redoute que son alliée, Yolande (1434-1478), régente en 1472 du duché de Savoie au nom de son fils mineur, Philibert I<sup>er</sup> (1465-1482), et sœur de Charlotte de Savoie reine de France, ne le trahisse en s'alliant avec Louis XI. Le Grand duc d'Occident agit alors avec promptitude ; il l'enlève (28 juin 1476) et la tient prisonnière en Bourgogne. Le roi de France réagit en prenant aussitôt sous sa protection sa belle-sœur captive et son neveu, le jeune duc de Savoie, ayant échappé aux Bourguignons. Le duc de Milan dont l'entente avec Louis XI battait de l'aile, se détacha alors de l'alliance avec la Bourgogne et réclame la libération de Yolande, sa belle-sœur. Celle-ci sera, du reste, bientôt délivrée de sa captivité par une escouade de gens d'armes français (8 novembre 1476), et ramenée en Savoie<sup>3</sup>. Philippe-Marie voulut la venger en aidant son beau-frère à combattre Charles le Téméraire dont une petite armée avait pénétré au Piémont (appartenant au duché de Savoie). Ses troupes franchirent la Sesia marquant la frontière entre le Piémont et le Milanais, et mirent en déroute à San Germano Vercellese (juin 1476) les forces ennemies. Après avoir dévasté la

---

<sup>2</sup> Cf. Philippe Monnier. *Le Quattrocento. Essai sur l'histoire littéraire du XV<sup>e</sup> siècle italien*. Perrin, 1924, tome premier, p. 18.

<sup>3</sup> Après le décès de Yolande de Savoie, le 29 août 1478, Louis XI prend sous sa protection Philibert I<sup>er</sup>, toujours mineur et confie la régence du duché à l'un de ses hommes liges, Louis de Seyssel, deuxième comte de La Chambre. Philibert I<sup>er</sup> ne régna jamais ; il succomba des suites d'une chasse à l'âge de dix-sept ans, le 22 avril 1482, un mois après Marie de Bourgogne, morte à vingt-cinq ans d'une mauvaise chute de cheval. Tout en reconnaissant le jeune fils du défunt, Charles I<sup>er</sup> dit le Guerrier (1468-1490) comme duc de Savoie, Louis XI fit administrer le duché par deux oncles de Philibert I<sup>er</sup>. Il confia la Savoie à Jean-Louis (1447-1482) évêque de Genève et de la Tarentaise, et le Piémont à Philippe II (1438-1497) comte de Bresse (qui deviendra duc de Savoie en 1496). Cf. Michèle Brocard. *Yolande de France duchesse de Savoie. Sœur de Louis XI*. Cabédita, 1999, p. 200.

région de Verceil, elles se replient vers Milan afin d'y prendre leurs quartiers d'hiver, tandis que les Bourguignons se retirent au nord des Alpes (décembre 1476)<sup>4</sup>. Toutefois Galéas-Marie qui comptait reprendre la guerre au printemps de l'année suivante, ne pourra pas achever son projet ; il sera assassiné, le lendemain de Noël, le 26 décembre 1476, dans l'église de Saint-Etienne à Milan, au cours d'une messe solennelle, par trois jeunes épris de liberté, Girolamo Olgiati, Giovanni Andrea Lampugnano et Carlo Visconti<sup>5</sup>. Ceux-ci voulaient abolir le despotisme et rétablir la république. Selon Machiavel (*Histoires florentines*, Livre VII, chapitre 33), « ils ne seront ni suivis ni défendus par ceux sur le secours duquel ils avaient compté ». Le peuple de Milan refusa, en effet, la liberté qu'on lui offrait, et ne se révolta pas. Deux des conjurés seront massacrés sur place, tandis que le troisième n'ayant pu trouver un refuge en ville, sera arrêté, torturé et décapité. Ce meurtre eut un grand écho en Italie ; il montra que l'on pouvait se débarrasser par un complot d'un prince « libidineux et cruel, représentant le type même du tyran ». Il semble, d'autre part, que ce crime ait renforcé le projet nourri, en secret, par François Pazzi (1444-1478), un riche banquier florentin, d'assassiner Julien et Laurent de Médicis qui gouvernaient Florence en brimant sa famille. Il espérait en les éliminant rétablir dans la ville un régime oligarchique<sup>6</sup>.

Agé de sept ans, l'héritier de Galéas-Marie Sforza, Jean-Galéas (1469-1494), est incapable de régner. Sa mère, Bonne de Savoie qui assume alors la régence, aura de la peine à administrer le duché, ses beaux-frères intrigant pour l'écarter du pouvoir. Après de sombres machinations, l'un d'entre eux, Ludovic le More l'emporte en 1480 et dirigera seul le duché au nom de son neveu mineur. Il fait ainsi figure d'intrigant et d'usurpateur. Mû par le désir de puissance et de gloire, il

---

<sup>4</sup> Cf. Alfredo Bosisio. *Storia di Milano*. Aldo Martello editore, 1969, pp. 178-179.

<sup>5</sup> Selon l'historien Bernardino Corio (1459-1519), le duc transpercé de plusieurs coups d'épée et lardé de coups de couteau s'effondra en criant « Oh Notre Dame ». Il n'avait pas revêtu sa cotte de maille de sûreté afin de ne pas paraître trop gros ; préférant porter un habit de satin cramoisi revêtu de zibeline. On accusa l'humaniste de Bologne Niccola Montano qui défendait l'idéal de la Rome républicaine et le tyrannicide, d'avoir incité les conjurés qui étaient ses élèves, à commettre ce crime. Selon d'autres sources, Louis XI n'aurait pas été étranger au complot. Tandis que d'autres estiment que le meurtre est due à l'attitude libidineuse de Galéas-Marie. Celui-ci ayant manifesté sa volonté de violer Olgiati et Lampugnano qui, outrés, l'auraient tué. Quant à Visconti, il était aigri contre le pouvoir ducal qui lui avait confisqué ses biens.

<sup>6</sup> Cf. Fred Bérence. *Laurent le Magnifique*. La Colombe, 1949, p. 168.